



Historique

du 35e régiment d'artillerie de campagne

- 1914 : Maissin - Marne.
- 1915 : Champagne.
- 1916 : Verdun.
- 1917 : Saint-Quentin - Chemin des Dames.
- 1918 : Somme - Aisne - Champagne - Meuse.

« Mourir en chantant »



THEATRUM
BELLI



Ouvrage sur le 35^e RAC initialement publié en 1920 par Vannes – Imprimerie du commerce
Ouvrage sur le canon de 75 initialement publié en 1915 par Imprimerie Berger-Levrault

Nouvelle publication numérique augmentée en novembre 2018 par THEATRUM BELLI
en partenariat avec l'Amicale du 35^e régiment d'artillerie parachutiste

Directeur de la publication : Stéphane GAUDIN
contact@theatrum-belli.com
www.theatrum-belli.com

Préface du colonel Thibault de CREVOISIER	1
Historique du 35^e RAC	2
I. L'attaque brusquée et la guerre de mouvement	3
II. La Marne et la course à la mer	7
III. La guerre de siège et les combats locaux	11
IV. Premières grandes attaques – La Champagne	13
V. Le repli allemand et l'offensive d'avril 1917	20
VI. Les grandes offensives allemandes de 1918	27
VII. L'offensive des Alliés (18 juillet – 10 novembre)	37
VIII. Après l'Armistice	44
Notes	47





PRÉFACE

L'histoire d'un régiment s'écrit en lettres d'or dans les plis de son drapeau. Sur le revers de l'étendard du 35e régiment d'artillerie parachutiste, il est inscrit les mots « HONNEUR et PATRIE » suivis des noms de batailles dans lesquelles s'est distinguée l'unité : SAINT GOND 1914, CHAMPAGNE 1915, LA MALMAISON 1917, NOYON 1918, SOMME-PY 1918, AFRIQUE DU NORD 1952-1962. Sur la cravate tricolore au sommet de la hampe, sont cousues la croix de guerre 1914-1918 avec 4 palmes et la croix de la valeur militaire avec palme pour l'action du régiment en Afghanistan de 2008 à 2012, avec étoile de bronze pour son action en Bande sahélo-saharienne de 2013 à 2015. Depuis 1919, la fourragère aux couleurs de la Médaille militaire couronne cet ensemble illustrant l'action héroïque des artilleurs du « 35 » durant la Première Guerre mondiale.

C'est par conséquent toujours avec beaucoup d'admiration, de respect et d'humilité, qu'il nous faut lire et parcourir pas à pas l'histoire du « 35 ».

À cet égard, l'émotion nous étreint quand on lit l'épopée de nos Anciens sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale, mais aussi sur les routes d'Indochine, dans les déserts d'Afrique du Nord, du Sahel ou du Levant.

Attardons-nous dans ce bel ouvrage sur celle de nos héros de la Grande Guerre. Ils nous ont tracé une route exemplaire et magnifique : chacun a tenu son poste, avec courage et sang-froid, constamment sur la brèche, sans un instant de repos, soumis aux feux de l'artillerie adverse, bravant le froid et la mitraille.

« *Le cœur humain est le point de départ de toute chose à la guerre* », rappelait au milieu du XVIIIe siècle le maréchal de Saxe.

Ainsi, dans le fleuve de l'Histoire, une bataille en chasse une autre, mais l'homme reste le principal arbitre.

C'est pourquoi, au-delà des évolutions géopolitiques et technologiques, il doit être l'objet de notre plus grande attention !

Nous nous y employons chaque jour avec force et opiniâtreté.

Colonel Thibaud de CREVOISIER

36e chef de corps du 35e régiment d'artillerie parachutiste



HISTORIQUE

DU

35e RÉGIMENT D'ARTILLERIE DE CAMPAGNE

DU

2 AOÛT 1914 au 1er JUIN 1919

Le 35e Régiment d'Artillerie, constituant l'artillerie de la 22e Division (11e Corps d'Armée), fut mobilisé à Vannes du 2 au 7 août 1914, embarqué en chemin de fer, et dirigé sur la frontière du Nord-Est, sous le commandement du Colonel Ely.

Formé de contingents bretons et vendéens, solides, braves, disciplinés et dévoués, le 35e ne devait pas tarder à justifier la confiance de ses chefs et à se distinguer dans la grande guerre qui commençait.

Pendant cette lutte gigantesque de plus de 4 années, le régiment a pris part à toutes les phases de la guerre, tant avec la 22e Division, qu'avec d'autres Divisions dont il renforçait l'Artillerie, tandis que sa propre Infanterie, trop éprouvée, allait se reconstituer à l'arrière.

Nous suivrons le régiment dans son immense labeur, en passant en revue toutes les grandes périodes de la guerre ; ainsi l'importance de son rôle apparaîtra en pleine lumière.

I.
L'attaque brusquée
et la guerre de mouvement

Les Allemands, comptant sur la longueur de la mobilisation russe, nous sachant matériellement et nous croyant moralement inférieurs, se jettent sur nous avec toutes leurs forces (34 Corps d'Armée, bientôt portés à plus de 50) pour nous écraser isolément.

Le 2 août violant la neutralité de la Belgique, ils commencent une marche à flots pressés vers Maubeuge, négligeant la forteresse de Liège, qui sera prise le 17 août.

Les forces françaises, d'abord dirigées plus à l'Est, sont rapidement ramenées vers le Nord, pour faire face au danger le plus pressant. Le 35e RAC avec la 22e Division, débarque vers le 10 août, dans la région des Ardennes, dans la région de Grandpré d'où il se porte par étapes vers Sedan.

Le 21 août, le 35e pénètre dans la forêt des Ardennes par un orage épouvantable qui détrempe tous les chemins, dans un pays très mouvementé : tout de suite l'endurance, la docilité des chevaux bretons ainsi que la valeur de leurs conducteurs apparaissent ; les batteries qui viennent d'être formées avec un nombre considérable de chevaux de réquisition marchent, sans à-coups, sans laisser une voiture en arrière.

On atteint le plateau au Nord de la Semoy par Bouillon.

Le 22 août, il s'agit de se porter à l'attaque de l'ennemi qui occupe les bois au Nord de Paliseul.

Le premier objectif assigné est le village de Maissin.

Maissin, 22 août 1914

Le village se trouve dans une grande clairière au milieu de la forêt des Ardennes, caché dans un contre-bas, et au milieu de hautes cultures. Les Allemands l'ont mis en état de défense, l'ont entouré de tranchées à peine visibles, précédées de fils de fer complètement dissimulés.

Pour appuyer efficacement les bataillons d'attaque, les groupes sont obligés de prendre position à courte distance de l'ennemi : ils n'hésitent pas.

Le 3e groupe, dès la mise en batterie est en butte au tir des mitrailleuses et des fantassins ennemis : qu'importe, la position est occupée dans le plus grand ordre malgré les pertes ; le feu est ouvert, l'infanterie est appuyée. Le Capitaine Galloti commandant la 7e Batterie tombe glorieusement à son poste ; le Capitaine de Lagarde, commandant la 7e Batterie, le Sous-lieutenant Bunetel de la 8e Batterie sont blessés. Plus de 20 hommes sont tués, beaucoup sont blessés, mais le tir continue toujours.

Le 2e groupe, au contraire a pu occuper la position, et commencer l'exécution de sa mission dans des conditions plus favorables : mais peu à peu, sur son flanc droit non protégé, dans les bois, des infiltrations de fantassins ennemis se sont produites : les hommes tombent sous les balles, le Sous-Lieutenant Meneur de la 6e batterie est tué, le Capitaine Parmentier, commandant la 6^e batterie est blessé ; cependant les servants continuent le tir à leur poste ; bientôt les batteries sont envahies par l'infanterie ennemie mais, aidés par une brillante contre-attaque d'un bataillon du 116e d'infanterie, les canonniers parviennent à sauver la plus grande partie du matériel : le canonnier Josset et toute la 2e pièce de la 4e batterie se distinguent particulièrement par leur bravoure et par leur énergie pour empêcher leurs pièces de tomber aux mains de l'ennemi.

Ainsi, malgré la position extrêmement dangereuse, malgré les pertes subies, le 35e RAC a appuyé jusqu'au bout l'attaque ; Maissin est enlevé et l'ennemi commence un mouvement de retraite devant la 22e Division.

Dès ce premier combat se sont affirmées au Régiment les qualités manœuvrières, la souplesse des reconnaissances et des liaisons, l'appui complet donné à l'infanterie.

Malgré ce succès, la situation dans l'ensemble n'est pas favorable : à notre droite immédiate, l'attaque n'a pas réussi ; le 17e CA a dû reculer : il faut donc battre en retraite à la nuit. En dépit d'un encombrement considérable, le mouvement s'effectue avec ordre, avec calme, personne ne se plaint : on marche toute la nuit ; l'endurance de tous s'affirme. Quoique un peu triste de voir son effort et ses sacrifices rendus inutiles, le régiment conserve un moral élevé, et lorsque, au petit jour, l'ordre est donné de se reporter en avant, c'est avec joie qu'il fait demi-tour.

Toutefois, cet ordre n'est pas maintenu, il faut continuer la retraite, et passer sur la rive gauche de la Meuse.

Défense de la Meuse

Le régiment s'établit d'abord dans la région Pont-Maugis-Thelonne pour interdire à l'ennemi l'approche de la rivière : nos batteries, canonnant les colonnes ennemies, sans se laisser émouvoir par les premiers obus de gros calibre qu'elles reçoivent, tiennent l'ennemi en échec devant le front de la 22e Division.

Mais le passage de la Meuse est surpris à notre gauche, il va falloir reculer un peu. L'ennemi nous pousse sur les ponts de Sedan : inaugurant le système, des pièces avancées, mises en première ligne à la disposition de

l'Infanterie, l'Adjudant-Chef Poulet (depuis Lieutenant), bat à courte distance un des ponts de Sedan avec une pièce, et permet à l'infanterie de se dégager.

Il s'agit ensuite de disputer à l'ennemi la possession de sa tête de pont à l'Ouest de la Meuse : c'est le but des combats des 25, 26, 27 août. La 22e Division dans la région de Chaumont-St-Quentin-Bulson lutte avec énergie, attaquant sans cesse, refoulant parfois jusque dans la Meuse les colonnes ennemies qui tentent de déboucher.

Ces trois jours de combat permettent à l'aile gauche des armées françaises de se dégager vers le Sud.

La Retraite

Alors commence une retraite de neuf jours consécutifs. Si les Allemands sont en effet arrêtés net en Lorraine, leur extrême droite avance rapidement vers le Sud. La 22e Division et le 35e RAC qui se trouvent à peu près au centre de l'immense ligne de bataille ont pour mission de battre en retraite, tout en contenant le plus possible l'ennemi.

Après un court arrêt sur l'Aisne, au Nord d'Attigny, où un mouvement offensif est esquissé pour ralentir l'ennemi qui se fait pressant sur notre droite, la retraite s'effectue à travers toute la Champagne. On part de grand matin pour gagner du terrain, reconnaître les positions d'où l'on puisse canonner de loin les colonnes ennemies, donner à notre infanterie une certaine sécurité, et soutenir son moral, soumis à une rude épreuve par cette longue retraite. On reste en batterie tout le jour ; il faut ensuite aller de nuit chercher un bivouac, faire boire et manger les chevaux, les soigner ; nos braves canonniers ont à peine quelques heures de repos, mais pas un ne faiblit. Le moral du 35e RAC reste élevé : tous les hommes sentent qu'ils ne sont pas, définitivement battus : ils sont prêts à de nouveaux efforts.

Après avoir pris part, tout au début de septembre à l'affaire de Moronvilliers et au combat de Mourmelon, le régiment se porte par Fère-Champenoise dans la direction de l'Aube.

II.

La Marne et la course à la mer

Enfin l'heure est venue : l'occasion que le Général en Chef guettait, voyait poindre, que tous nous espérions ; Von Kluck nous la fournit : négligeant Paris, il s'est aventuré trop au Sud, nous croyant démoralisés et incapables de réaction.

Le 5 septembre le Général Joffre donne l'ordre d'attaque générale : avec quelle joie le 6 au matin nous faisons demi-tour, en prenant connaissance de l'ordre fameux « *Il faut avancer coûte que coûte, et se faire tuer sur place plutôt que de reculer* ».

Le Général Foch commande depuis quelques jours la IXe Armée dont fait partie la 22e Division. C'est donc un ancien Chef de Corps du 35e Régiment d'Artillerie qui est appelé à le conduire à sa première victoire.

Le rôle des troupes sur cette partie du champ de bataille est pénible et glorieux : pendant que s'exécute à l'ouest la manœuvre enveloppante avec des effectifs nombreux qui vont bousculer l'ennemi, il faut, dans la région Lenharrée, Fère Champenoise, Marais de Saint-Gond, tenir avec de faibles forces pour empêcher l'ennemi de couper en deux notre front. Précisément les Allemands vont tenter dans ce but un très gros effort avec des troupes d'élite, parmi lesquelles est la Garde prussienne : cela explique l'acharnement de la lutte et le léger recul auquel nous serons d'abord contraints.

Le terrain du combat se présente sous forme de croupes mollement ondulées, parsemées de bois facilement pénétrables, il est éminemment propre à l'emploi du canon de 75, et le 35e RAC saura en tirer parti.

Les 6 et 7 septembre, l'ennemi prononce des attaques puissantes contre Morains le Petit, Ecury le Repos, Normée ; il échoue sous nos feux, ses colonnes sont décimées par nos obus.

Mais l'Infanterie, épuisée par plus de 15 jours de marches et combats continuels, va se laisser surprendre : dans la nuit du 7 au 8, l'ennemi prononce devant Lenharrée une attaque par surprise au petit jour, avec une division de la Garde, et arrive jusque dans les batteries. Le Régiment oppose une belle résistance, mais subit des pertes sérieuses : le Lieutenant Durand orienteur du 2e Groupe est blessé, le Sous-Lieutenant Cossé également (il mourra bientôt des suites de ses blessures) ; l'Adjudant-Chef Ratard, blessé grièvement, reste aux mains de l'ennemi ; le Maréchal-des-Logis Tabourin est tué et tant d'autres comme les servants Morvan, Padiou, Lemoullec, Le Goc, Mahaut, le Brigadier Beillevert, etc... Quelques canons doivent être abandonnés, mais après avoir tiré jusqu'au dernier moment, et avoir fait subir à l'ennemi des pertes considérables, qui ralentissent son élan, et permettent à l'Infanterie de se dégager en grande partie.

Le 2e Groupe fut à cette occasion cité à l'ordre du XIe Corps d'Armée.

Ordre du XIe CA en date du 14 octobre 1914 :

« À Lenharrée, le 8 septembre, le 2e Groupe, du 35e RAC qui pour remplir sa mission avait pris un emplacement assez avancé, a été envahi au point du jour par l'Infanterie ennemi : malgré les pertes considérables éprouvées, tout le personnel a donné des preuves de courage, de discipline et de dévouement. Depuis, notamment à Mesnil, a rendu des services distingués et cela, malgré le feu violent auquel il a été plusieurs fois soumis ».

Le Régiment prend ensuite position au sud de Fère Champenoise dans la région de Gourgauçon et tient en échec l'ennemi qui ne peut rompre la ligne de feu de nos batteries, dont le tir nourri l'accable, et permet à notre Infanterie de reconstituer ses unités. Cette fois, le succès vient récompenser les efforts, l'héroïsme, la constance et la ténacité de nos braves bretons : ils voient l'ennemi évacuer le champ de bataille, et refont en vainqueurs une partie du chemin de la retraite : La Marne est passée à Châlons, et le régiment se dirige sur Souain. Le 14 Septembre, l'ennemi tient tête, on l'attaque : le 35e RAC est en position au Sud de Souain près de la ferme des Wacques. Il y est immédiatement en butte à des tirs d'obus de gros calibres, très précis : l'ennemi en effet s'est retranché et il a eu le temps d'installer de la grosse artillerie ; nos batteries ripostent malgré la grande distance. Après quelques jours de combat sans résultat, mais où le régiment, quoique fatigué, continue à soutenir efficacement son infanterie, un nouvel effort lui est demandé.

La Course à la Mer

L'ennemi en effet, ayant ramené toutes ses forces disponibles vers l'Ouest, veut tenter de réparer son échec de la Marne en courant vers notre aile gauche, pour la déborder et s'emparer des ports du Pas-de-Calais et de la Manche.

Le 18 septembre, le 35e RAC part de nuit dans la direction de Reims, qu'il atteint en une seule étape, ayant marché près de 18 heures consécutives : il est engagé le 19 et le 20 près du Château de Romont. Mais l'ennemi continue son mouvement vers l'Ouest, le régiment repart par étapes, et atteint le 29 septembre, la région d'Albert au Nord-Est d'Amiens. Il était temps : l'ennemi bousculant les quelques unités territoriales qui lui étaient opposées, allait s'avancer au-delà de l'Ancre et menacer Amiens : les combats du 29 septembre et des jours suivants devant La Boisselle, Authuille, Thiepval, Beaumont, Auchonvillers, Hebuterne, l'arrêtent net : Le 35e RAC qui a reçu quelques renforts, mais qui a dû se réorganiser en marchant et en

combattant, parvient cependant à assurer à son infanterie tout l'appui dont elle a besoin.

III.

La Guerre de siège et les Combats locaux

Du début d'octobre 1914 au commencement d'août 1915, le 35e RAC reste en position dans la région d'Albert, sans être relevé un seul jour. La physionomie générale du terrain est celle bien connue des plateaux peu mouvementés de la Picardie, avec de grandes étendues de cultures et quelques bois. Le secteur d'Albert comprend les plateaux qui avoisinent l'Ancre : la vallée est marécageuse et les abris y sont difficiles à construire ; les croupes sont argileuses et font ruisseler l'eau dans toutes les parties basses, de sorte que c'est dans l'eau et dans la boue que vont vivre fantassins et artilleurs pendant ce premier hiver de guerre.

Peu à peu les tranchées se sont creusées de part et d'autre, et tout un réseau de lignes blanches sillonne le champ de bataille ; les fils de fer, les défenses accessoires de toutes sortes s'accumulent devant ces tranchées, et le front de combat restera à peu près immuable.

C'est toute une nouvelle instruction à faire : construction de batteries avec plateformes sur le modèle des batteries de Siège, construction d'abris, installation de nombreuses lignes téléphoniques, spécialistes à instruire, liaison intime avec les tranchées d'infanterie à organiser, observatoires d'artillerie à installer dans les tranchées mêmes, en vue des tirs précis exigés par la proximité des lignes, étude des opérations topographiques, etc. Le régiment se met à l'œuvre et la souplesse de son esprit lui permet de satisfaire rapidement à toutes les exigences.

On peut affirmer que cette période d'immobilisation ne fut pas une période de repos pour le 35e RAC, pendant la première partie de l'hiver, il a dû rester en position avec des organisations très rudimentaires, sans un seul jour de relève. D'ailleurs le régiment prit part pendant cette période à de nombreuses actions locales. Si en effet, le mot d'ordre est de tenir, il n'en faut pas moins maintenir l'ennemi en haleine, et les violents combats qui furent livrés à ce moment et qui préparent les grandes opérations futures, ont rendu immortels les noms des villages où s'illustrèrent nos soldats : La Boisselle (décembre 14, janvier 15) et Hébuterne (juin 15) peuvent rivaliser de célébrité avec la Maison du Passeur, le Bois Le Prêtre, les Eparges et l'Hartmannswillerkopf. Malgré les bombardements auxquels sont souvent soumises les batteries, les pertes, grâce aux travaux de protection exécutés, sont moins graves pendant cette période : toutefois le Vétérinaire Major de 1ère Classe Chaulet et le Lieutenant Fleury sont tués à leur poste, le Capitaine Levavasseur, le commandant Lhoste sont blessés. Les canonniers Baron, Leborgne, Alain, Le Quellec, Le Bigot, Anneau, Berthe, sont tués ; beaucoup d'autres sont blessés.

IV.

Premières grandes attaques

La Champagne

Au mois de septembre 1915, la 22e division (avec le 35e d'Artillerie) fut désignée pour prendre part à l'offensive en Champagne. Le 5 août, le régiment est relevé par l'Artillerie britannique ; ensuite Il est embarqué en chemin de fer, après quelques jours seulement de repos, et le 22 août, il arrive sur son nouveau terrain de combat.

Le secteur où il va opérer est celui de Perthes-Mesnil-les Hurlus, face à Tahure. C'est en pleine Champagne pouilleuse ; une série de Crêtes peu élevées, d'une direction générale Ouest-Est, parsemées de petits bois de sapins chétifs, et dont la plupart sont déjà détruits par le bombardement des attaques de février ; partout la craie blanche est arrivée à la surface, soit par suite des nombreux boyaux et tranchées qui ont été creusés, soit à cause des trous d'obus, soit par suite des entonnoirs faits par la guerre de mine : un vrai paysage lunaire.

Le 35e RAC va montrer que sa nouvelle instruction est complète, qu'il n'a pas perdu son temps, pendant les mois d'immobilité dans la Somme, mais il fera voir aussi qu'il n'a rien perdu de son allant, de son aptitude au mouvement et à la manœuvre.

En quelques semaines, par une chaleur torride, dans un pays sans ombre et presque sans eau, de nombreux travaux sont exécutés reconnaissances, construction de batteries, de boyaux, d'abris, d'observatoires, de lignes téléphoniques, exécution de réglages.

Trois jours sont ensuite consacrés à un feu ininterrompu pour la destruction des tranchées et l'ouverture de brèches dans les réseaux de fils de fer.

Le 25 septembre, à l'aube, le feu redouble, l'infanterie sort des tranchées, et s'élançe à l'assaut : grâce à l'excellence de la préparation d'artillerie, sur le front du 35e RAC, elle franchit d'un bond des défenses que l'on croyait inexpugnables ; aidée par les rafales qui la précèdent, elle progresse, pénètre profondément dans les positions allemandes, s'empare du village de Tahure et de la butte qui le domine au Nord.

En même temps, avec autant d'ordre et de calme que sur un champ de manœuvre, et sans s'inquiéter des tirs de mitrailleuses qui les assaillent sur leur flanc droit, (car l'attaque de la division voisine a échoué) les reconnaissances, suivies des batteries, se portent en avant. Elles franchissent par des moyens de fortune, avec quelques matériaux emportés sur les voitures, le réseau serré des tranchées et boyaux, et viennent occuper le terrain conquis ; les observateurs et les agents de liaison les ont devancées, elles sont prêtes aussitôt à appuyer leur infanterie, à repousser toute contre-attaque.

Mais l'ennemi a tenu tête à notre droite, aussi, malgré l'héroïsme de notre infanterie, la 2e position devant la 22e Division ne peut être enlevée : les

Allemands ont le temps d'amener des canons de gros calibre qui accablent nos batteries sous une grêle d'obus.

Les groupes ont dû être entassés sur un étroit espace, à peine défilés par une faible crête, ils sont en butte à un feu dont l'intensité augmente d'heure en heure ; les pertes deviennent sérieuses.

Déjà le commandant Peignier et le Lieutenant Roger ont été blessés par des tirs d'infanterie au moment de la reconnaissance ; à leur poste tombent glorieusement le capitaine Bigot, le capitaine Guignard, les lieutenants Desplas et Giquin.

Sont blessés les lieutenants ou sous-lieutenants Benard, Douver, Hanoteau, Duwoos, Poulet, Barth, l'aumônier Le Texier.

Des canons et des pelotons de pièce complets sont détruits, les conducteurs qui apportent les munitions sont fauchés avec leurs attelages. Le C. C. Loizon se distingue particulièrement par son sang-froid et son courage, en amenant seul avec son attelage, un caisson de munitions, après avoir, sous le bombardement, dételé les autres attelages tués en même temps que leurs conducteurs.

Quelques batteries sont obligées de changer de position, mais le tir ennemi continue de harceler le Régiment. Les Lieutenants Schloësing et Vieille sont blessés grièvement et succomberont quelques jours plus tard (1).

Cependant l'ardeur du régiment ne faiblit pas un seul instant : pendant deux semaines le 35e reste en position appuyant les progrès quotidiens de nos attaques. Indifférent aux tirs ennemis et aux pertes, il rivalise de bravoure et d'abnégation avec les héroïques régiments d'Infanterie de la Division. En particulier, le 6 octobre, le sous-lieutenant Giquin, de la 9e Batterie qui est en liaison auprès d'un bataillon d'attaque, est mortellement blessé en se portant en avant pour entraîner ce bataillon dont le commandant vient d'être mis hors de combat.

Une citation à l'ordre de l'Armée, accordée à la 22e Division réunit dans une gloire commune fantassins et artilleurs qui n'avaient marchandé ni leur peine, ni leur sang, pour l'honneur du Drapeau.

Ordre de l'Armée n°1 du 25 octobre 1915.

« La 22e Division d'Infanterie comprenant les..., le 35e Régiment d'artillerie de campagne a, le 25 septembre 1915, sous la vigoureuse impulsion de son Chef, le Général Bouyssou, enlevé dans un superbe élan les positions ennemies fortement organisées sur une profondeur de 4 kilomètres en s'emparent de plusieurs batteries. Pendant deux semaines, au prix d'efforts soutenus et énergiques, n'a cessé de lutter contre l'ennemi qui se défendait pied à pied, le refoulant sans cesse et faisant chaque jour de nombreux prisonniers ».

Résultat général des attaques franco-anglaise de septembre-octobre 1915 : on peut dire que si la rupture du front ennemi n'a pu être obtenue, nous avons du moins maintenu ou fait rappeler en France, la majeure partie des meilleurs corps allemands et dégagé les armées russes, très pressées par un adversaire victorieux. Après un repos de 6 jours seulement, le 35e RAC reprend position dans le même secteur : il contribue à briser la violente attaque allemande des 30 et 31 octobre qui avait pour but de reprendre le terrain perdu le 25 septembre et au cours de laquelle le lieutenant Vieille est blessé mortellement. Le régiment reste ensuite devant Tahure jusqu'au mois de mars suivant, travaillant à l'organisation et au renforcement du secteur, assurant par des barrages sûrs et rapides la sécurité des lignes d'infanterie.

Ce deuxième hiver de la guerre passé de nouveau sans aucune relève, dans un pays triste et aride, presque sans eau, avec des difficultés de ravitaillement considérables, demande au régiment un nouvel effort de constance et de volonté : il le donne sans compter, et fortifie encore son moral pour les grandes actions auxquelles on se prépare pour 1916, l'année de Verdun.

L'année 1916 devait en effet être critique : les armées russes sont battues, l'entrée en ligne de la Bulgarie a terrassé la Serbie, nous sommes obligés d'abandonner les Dardanelles.

Chacun, sent que c'est sur le front de France que vont avoir lieu les actions décisives : on travaille pendant tout l'hiver et de part et d'autre au renforcement et il, l'organisation des lignes, à l'emploi intensif du matériel, à la construction de la grosse artillerie.

Tandis que nous préparons une grande offensive dans la Somme, d'accord avec les Anglais, les Allemands prêts les premiers, nous devançant à Verdun.

Période défensive

Le 21 février 1916, ils donnent un grand assaut par surprise, avec des forces considérables. Les troupes françaises, refoulées et rejetées du fort de Douaumont, parviennent au bout de quelques jours, sous les ordres du général de Castelnau, puis du général Pétain, et grâce à l'héroïsme du soldat français, à arrêter la poussée et à sauver la ville. Mais le danger reste grand ; l'ennemi, qui a préparé en arrière des réserves nombreuses renouvelle continuellement ses attaques. C'est à ce moment que le 35e RAC (avec la 22e Division) relevé du secteur de Champagne, et sans avoir pris de repos, arrive à Verdun (30 mars).

Il prend position dans le secteur de Douaumont, le plus directement menacé, celui où les actions sont les plus violentes. Le terrain est celui des côtes de Meuse : profondément découpé, avec de fortes pentes en partie boisées, il possède de nombreuses zones défilées, mais qui sont plus propres à recevoir de l'artillerie lourde, que du 75. Cette circonstance est éminemment favorable aux Allemands, qui ont accumulé dans le secteur d'attaque de nombreuses batteries d'artillerie lourde, qui battent systématiquement et sans arrêt tous les ravins ; comme d'autre part les positions pour le 75 sont rares, il faut subir sur place tous les tirs. De plus, le sol est rocailleux, les abris sont difficiles à creuser, et les obus donnent des éclats dangereux à grande distance.

Telle est la situation dans laquelle s'est trouvé le 35e RAC du 30 mars au 24 avril. Le ravin des Vignes, au sud de la côte de Froideterre, où il est en batterie, est resté un des plus fameux par les nombreux bombardements intensifs auxquels il a été soumis. Les batteries de 75 ont fauché, au début des attaques de Verdun, tant de vagues d'assaut, que les Allemands s'acharnent sur elles avec une prodigalité de munitions inouïe : mais le régiment reste inébranlable, jamais un tir ennemi ne put faire cesser un barrage, jamais l'infanterie n'a été privée de son appui.

Le maître-pointeur Gallais, de la 9e Batterie, s'est particulièrement distingué, en assurant seul à son poste, et sous un bombardement violent un tir de longue durée. Gallais, devait plus tard être tué (octobre 1918). Le téléphoniste David du 2e Groupe s'étant offert pour traverser un barrage infranchissable, est tué en s'efforçant d'accomplir sa mission.

Dans ce terrain continuellement battu, aucune piste ne peut subsister et les ravitaillements de toutes sortes ont beaucoup de peine à atteindre les batteries ; qu'importe, des milliers et des milliers d'obus ont été apportés par les conducteurs qui rivalisent d'énergie, d'endurance, d'esprit de sacrifice avec les servants. Le 35e a sa page de gloire inscrite dans les combats fameux de Verdun. Le régiment est très éprouvé par ces quatre

semaines d'une bataille continue : le capitaine Lebourgeois et le lieutenant Benard sont tués ; le capitaine Durand et le lieutenant Kahn blessés ⁽²⁾.

Après la relève, un repos bien mérité d'un mois est accordé au régiment qui est ensuite envoyé dans le secteur de Berry-au-Bac, où il achève de panser ses blessures, en concourant à l'organisation et à la défense d'un secteur, dans lequel le peu de forces disponibles exigeait une grande vigilance de la part de l'artillerie. Quelques batteries y subissent de gros bombardements le lieutenant Carré est tué ainsi que l'adjudant-chef Gartan, l'aspirant Beville, les canonniers Paquier, Lesven, Le Bras.

Le régiment reste dans ce secteur de fin mai à fin août.

Période offensive

La situation générale a changé ; les troupes qui se sont succédées à Verdun ont arrêté net l'offensive ennemie, et elles ont permis le déclenchement de la nôtre.

Depuis le 1er juillet en effet, les Armées Franco-Britanniques ont attaqué sur le front de la Somme, dégageant Bapaume et Péronne, infligeant à l'ennemi des pertes énormes, et lui faisant de nombreux prisonniers.

Bien plus, à Verdun même, le Général Mangin songe à prendre l'offensive, et à rejeter l'ennemi loin de la ville dont il a pu pendant plusieurs mois s'approcher.

Le 35e RAC est alors relevé du secteur de Berry-au-Bac, pour être disponible, et concourir à nos attaques au nord de Verdun. Il y arrive à la fin d'octobre : la première offensive victorieuse vient d'avoir lieu, (le fort de Douaumont a été repris le 24 octobre), le régiment prend position dans le secteur de Vaux, participe par ses tirs à la reprise de ce fort (2 novembre), puis prend part à la 2e grande offensive (Hardaumont-Bezonvaux 15 décembre) qui rétablit presque complètement notre ligne primitive au Nord de Verdun et donne à l'échec allemand toute sa signification ⁽³⁾. Le 35e RAC passera la plus grande partie du troisième hiver de guerre, le dur hiver 1916-17 dans le secteur de Vaux entre les forts de Souville et de Tavannes. Malgré nos succès, la situation est restée pénible, tant à cause du mauvais état du terrain extraordinairement bouleversé, que par suite du harcèlement ennemi continu. Le Régiment montre une fois de plus ses qualités d'endurance et de dévouement.

À la fin de janvier, le régiment est rendu disponible dans la région de Meaux, pour être prêt à prendre part aux grandes offensives qui se préparent.

V.
Le repli allemand
et l'offensive d'avril 1917

Malgré leurs succès sur le front oriental où la trahison russe a permis à Mackensen et Falckenhayn de conquérir presque toute la Roumanie, la situation des Allemands est grave sur le front occidental.

Battus et rejetés à Verdun, battus et refoulés de plus en plus dans la Somme, ils se sentent menacés d'une attaque concentrique sur le front de la Somme, sur le front de l'Aisne et en Champagne.

C'est alors que, pour éviter des désastres, ils se décident au grand repli qu'on a appelé : repli Hindenbourg, du 19 au 24 mars, de l'Aisne à Arras, ils se retirent jusqu'à la Fère et St-Quentin.

Le repli

Pour les bousculer au moment où ils évacuent les environs de Soissons, le 35e RAC sous le commandement du Lieutenant-Colonel Julliard est porté en avant par alerte : quittant les environs de Meaux ; il parcourt 100 kilomètres en 36 heures, et prend position au Nord de Soissons, vers Crouy et Leury, harcelant l'ennemi en retraite, aidant au plus près l'infanterie à réduire les groupes de mitrailleuses qui arrêtent la poursuite.

L'ardeur des artilleurs dans la poursuite est extrême. Le Lieutenant Martin, avec son détachement de liaison, arrive au village de Laffaux, que les Allemands viennent d'évacuer, avant l'infanterie.

Le terrain est celui du Soissonnais et du Chemin des Dames : de grands plateaux très faiblement ondulés donnant de grands champs de tir faciles à battre avec des mitrailleuses, et coupés de ravins profonds aux pentes très raides, dans lesquels des réserves nombreuses peuvent être réunies à l'abri des coups, et qui ne permettent pas aux batteries de 75 de s'installer commodément.

Le régiment fait preuve de beaucoup d'initiative, se dépense à fond, et parvient, malgré toutes les difficultés d'une situation inconnue et très instable, à satisfaire les demandes de l'infanterie dans les attaques de Pont-Rouge, du mont des Tombes (près de Vauxaillon) et de Laffaux. Le Lieutenant Le Gac et le Médecin Aide-Major Franchin sont blessés.

Le 3e Groupe à cette occasion est cité à l'ordre du 172e régiment d'infanterie, mais les éloges qui lui sont décernés s'appliquent en réalité aux trois groupes.

Ordre du 172e RI n°549 du 28 mars 1917 :

« Pendant les combats du 18 au 28 mars 1917, en liaison constante et intime avec les unités de première ligne, a apporté grâce à son allant une aide efficace au régiment, assurant sa progression et la poursuite de l'ennemi pendant une avance de plusieurs kilomètres. Prêt à tout instant à protéger le régiment contre un retour offensif de l'adversaire a, le 22 mars 1917, arrêté net trois violentes contre-attaques par des tirs de barrage d'une précision remarquable, établissant devant nos lignes un mur de feu infranchissable ».

L'offensive d'Avril

Cependant la grande offensive du printemps 17 est prête : le repli allemand nous empêche de lui donner toute l'importance voulue ; toutefois les Anglais attaquent au Nord du champ de bataille et enlèvent la célèbre falaise de Vimy et Lievin (9-14 avril). Les Français attaquent les positions du Chemin des Dames et du plateau de Craonne le 16 avril, et les monts de Champagne (Cornillet) (Moronvilliers) le 17 avril.

Malgré de beaux succès, la rupture du front allemand ne peut être obtenue : en particulier le Chemin des Dames n'est pas enlevé en entier ; les Allemands réagissent avec vigueur par leur artillerie et au moyen de violentes contre-attaques. Une des zones les plus disputées est celle de Hurtebize, où se trouve une division de la garde. C'est là que le 19 avril le 35e RAC se transporte pour appuyer la 38e Division et ensuite la 22e Division qui la relève.

Une quantité énorme d'artillerie encombre le secteur où se trouvent peu de positions favorables au 75 : le régiment est dans une situation défavorable : resserré sur une seule ligne, n'ayant pas eu le temps de faire des abris, il y subit de nombreux tirs ennemis et souffre des pertes sévères ; mais il assure toujours à l'infanterie son appui habituel : non seulement les Allemands, malgré tous leurs efforts, ne peuvent nous déposséder du terrain conquis, mais la position est notablement améliorée par des succès locaux. Le 2e CC Le Pabic se fait remarquer par son sang-froid et son initiative au cours d'un ravitaillement : tous les gradés du convoi ayant été tués, il prend la direction de la colonne ; sa mission terminée, il s'offre pour aller, malgré le bombardement, relever les blessés.

Le Fayet

Le Régiment, après être resté un mois dans la bataille du Chemin-des-Dames (19 avril - 20 mai) est relevé et va occuper au Nord-Ouest de Saint-Quentin, le secteur du Fayet.

C'est, de nouveau, le terrain de la Somme ; cette fois dans la zone désertique créée par la dévastation systématique allemande du mois de Mars. Dans tout le pays qui s'étend à l'ouest de Saint-Quentin, plateau très faiblement ondulé, les villages et la plupart des arbres sont rasés ; il ne reste ni abris, ni couverts ; les batteries ont le plus grand mal à se défiler ou à se camoufler : tout le terrain est en pleine vue de la cathédrale de Saint-Quentin. Pour ces raisons, et quoique ce fût un secteur calme, le régiment y subit de nouvelles pertes, mais ajouta une page glorieuse à son histoire.

Dans la nuit du 10 au 11 août 1917, l'ennemi s'était emparé par surprise de la crête du Fayet, qui dominait immédiatement nos lignes. Le 11 août, l'infanterie de la 22e Division doit contre-attaquer ; malgré un bombardement violent de nos batteries par obus à gaz et par obus de 15 cm, le régiment avec son intrépidité et son endurance habituelles, lui assure un appui constant et précis qui permet de reprendre tout le terrain perdu, de l'organiser et de le conserver malgré de nouvelles tentatives ennemies.

En particulier, les batteries du 1er groupe et la 6e Batterie qui ont tiré pendant plusieurs heures consécutives sous le feu ennemi ont été cités : le 1er groupe à l'ordre de l'armée, la 1ère Batterie à l'ordre du 19e RI, la 6e Batterie à l'ordre du Corps d'Armée.

Ordre de la IIIe Armée n°339 du 17 août 1917 :

« Le 1er groupe du 35e RAC sous l'habile et énergique direction du Chef d'Escadron Frochot, a pris la part la plus active aux opérations qui ont abouti, le 11 août 1917, au sanglant échec d'une attaque ennemie et au succès complet de notre contre-attaque.

A fourni un effort considérable en tirant jour et nuit, pendant 10 jours, sous des rafales d'obus toxiques ».

Ordre du XIe CA n°288 du 16 août 1917.

« La 6e batterie du 35e RAC sous le commandement du Lieutenant Wallut, a contribué les 10-11 août 1917, par des tirs soutenus et efficaces et malgré les bombardements ennemis d'obus toxiques, à arrêter plusieurs attaques et à chasser définitivement l'adversaire des positions qu'il avait momentanément occupées ».

Ordre du 19e RI n°773 du 18 août 1917 :

« La 1ère Batterie du 35e RAC sous les ordres du Capitaine Lacassin. Pour l'aide brillante, efficace et soutenue qu'elle a donnée au 19e d'infanterie dans l'attaque menée par un de ses bataillons, le 11 août 1917, sur les organisations allemandes devant Le Fayet, près Saint-Quentin ».

La Malmaison

Cependant, la situation générale n'est pas brillante pour les Alliés : les troupes russes après une tentative d'offensive sans résultat sous les ordres de Broussiloff, et démoralisées par une propagande effrénée d'agents allemands, sont en pleine débandade : Au début de septembre 1917, Riga est pris sans coup férir ; il n'y a plus de front russe.

De plus en plus, il s'affirme que la décision sera obtenue sur le front occidental. Mais l'époque des grandes opérations est passée pour 1917, et c'est à améliorer l'ensemble de la ligne par des actions locales que l'on utilise les semaines qui nous séparent du 4e hiver de guerre.

La plus importante de ces actions, par son admirable préparation et sa brillante exécution, ainsi que par ses conséquences immédiates, est celle de l'attaque du fort de la Malmaison et des crêtes environnantes, dont la prise fera tomber tout le Chemin des Dames si disputé depuis avril, et forcera l'ennemi à se retirer derrière l'Ailette.

Le 35e RAC est relevé à la fin de septembre pour prendre part à cette opération : il est mis à la disposition de la 38e Division (La 22e Division est en deuxième ligne).

Nous retrouvons le terrain du Chemin des Dames sur lequel le régiment a combattu en mars et avril. Dans la région de la Malmaison, l'ennemi tient toutes les crêtes, d'où ses vues plongent dans nos lignes.

Depuis plus de 6 mois qu'on se bat dans la région, les défenses ennemies ont été renforcées d'une façon considérable, les réseaux de fils de fer sont denses, des abris très solides ont été construits partout, les nombreuses carrières de la région ont été organisées pour abriter des troupes de manœuvre, et de grosses réserves ; le terrain profondément découpé se prête admirablement à la défense locale par nids de mitrailleuses à l'installation desquels excellent les Allemands.

C'est un gros morceau à enlever.

Les Allemands qui s'attendent à notre attaque ont placé des divisions de la garde pour défendre leur position. Ils cherchent de tout leur pouvoir à entraver nos préparatifs ; les routes d'accès aux batteries, que suivent les convois de munitions sont constamment sous le feu.

L'artillerie ennemie, puissamment renforcée, contrebat fréquemment nos batteries, qu'elle couvre de projectiles toxiques.

Deux jours avant l'attaque, l'état-major du 1er groupe est fortement intoxiqué. Le Commandant Frochot, le lieutenant Dæلمان, le sous-lieutenant Le Troadec, le médecin aide-major Desmars, l'aumônier Le Texier doivent être évacués ; quelques hommes succomberont même à l'intoxication.

Dans les batteries, le personnel est également atteint, en particulier les sous-lieutenants Le Deuff, Desrotour, Mazuet.

Beaucoup d'officiers et d'hommes, surmontant leurs souffrances, demeurent à leur poste pour l'attaque, mais devront être évacués ensuite.

Le 23 octobre, après une préparation de 6 jours pendant lesquels le tir ne cesse ni jour ni nuit, nos troupes se portent à l'assaut.

En moins d'une demi-heure, les carrières de Bohery sont conquises, le fort de la Malmaison est occupé, et le 4e Zouaves fait flotter les couleurs de la France sur ses ruines. L'attaque reprend ensuite et atteint son deuxième objectif le village de Chavignon. Dans l'intervalle, les observateurs d'artillerie, lancés en avant, ont signalé une contre-attaque se rassemblant sur la contre-pente : prise immédiatement sous le feu de nos canons, la troupe ennemie est dispersée.

Comme en Champagne en 1915, les batteries du 35e RAC se portent en avant par échelons pour occuper des positions en terrain découvert ; et leur feu contribue à chasser l'adversaire des pentes Nord, du Chemin des Dames, où il cherche à se maintenir.

Malgré les pertes ⁽⁴⁾ et les fatigues supportées par le personnel, le 35e RAC reste en position 15 jours encore, et subit la réaction de l'artillerie ennemie consécutive à l'attaque.

Il avait fourni, dans cette période ininterrompue d'un mois et demi, un effort considérable, tant pour l'exécution des feux que pour la construction des batteries, et l'apport d'un nombre très élevé de projectiles. Les tirs, réglés par des officiers dont l'habileté technique se montra hors de pair furent d'une précision remarquable ; l'accompagnement de l'attaque par un barrage roulant, se déplaçant devant les vagues d'assaut, atteignit un degré de perfection non encore égalé.

Mais surtout, le régiment se signala par sa belle ardeur, son courage et son endurance, et ajouta une belle page à ses Annales, déjà riches en exemples de dévouement et de sacrifice.

Le 35e RAC fut cité à l'ordre de l'Armée pour sa belle conduite.

Ordre n°13339 D. du 7 février 1919 :

« Vaillant régiment qui s'est signalé depuis le début de la campagne par son allant, sa ténacité et sa bravoure notamment à Verdun, à Laffaux et à Hurtebize.

S'est distingué une fois de plus à l'attaque de la Malmaison (23 octobre 1917) sous les ordres du Lieutenant-Colonel Julliard. Occupant des positions fréquemment contre-battues par l'ennemi, a remarquablement exécuté le travail de préparation et de destruction dans un secteur difficile. Frayant ensuite le chemin à l'Infanterie par un tir d'une précision parfaite a permis à celle-ci d'enlever en moins d'une demi-heure les carrières de Bohéry et le fort de la Malmaison défendus par la Garde, et d'atteindre tous ses objectifs sur plus de trois kilomètres de profondeur. A supporté avec abnégation des pertes sérieuses, et est resté fidèle à sa devise « Mourir en chantant ».

Du commencement de novembre 1917 au 13 mars 1918, le régiment défendit successivement deux secteurs du Chemin des Dames, Allemant-Pinon, puis Vauxaillon-Coucy. Dans ce dernier secteur, un groupe de l'artillerie américaine a été adjoint pour son instruction au 35e RAC qui put apprécier la valeur et la générosité de sentiments de ses frères d'armes.

Le 35e RAC après avoir travaillé au renforcement du front de Vauxaillon est relevé au milieu de mars avec la 22e Division, et placé en réserve aux environs de Paris.

VI.

Les grandes offensives allemandes de 1918

Les Alliés, ne peuvent pas prendre l'initiative des opérations, leurs forces sont insuffisantes en face des nombreuses divisions allemandes qui ont été ramenées du front russe. Ils se préparent donc à recevoir le choc en renforçant leur front par des travaux, de façon à maintenir en ligne le minimum de divisions et à en avoir disponibles le plus grand nombre possible, pour les porter aux points attaqués.

L'ennemi attaquera-t-il en Flandre ou dans la Somme contre les Anglais, ou bien sur l'Aisne, en Champagne, à Verdun contre les Français ? On sait qu'il exécute partout des travaux, et il maintient, les Alliés dans le doute. Avec un commandement unique, qui prend seul toutes les décisions, avec des moyens de communication nombreux pour ses mouvements de troupe, l'ennemi possède tous les atouts pour réussir une attaque brusquée par surprise. Du côté des Alliés, au contraire, on n'a pu encore se décider à nommer un généralissime sur le front occidental, il y a un commandement anglais, et un commandement français. Depuis le mois de novembre, à la suite du repli Italien, un conseil de guerre interallié a cependant été créé à Versailles, pour coordonner les opérations sur tous les fronts. Ce conseil interallié a décidé après de longues discussions, que les Anglais étendraient leur front jusqu'à l'Oise : ce mouvement est à peine terminé que se produit l'attaque allemande.

La 1ère offensive allemande (Somme-Oise)

Les Allemands en effet se sont décidés pour le front de la Somme et de l'Oise à la jonction des armées françaises et anglaises. Le 21 mars, Von Hutier attaque avec de grandes forces l'aile droite des armées anglaises ; celle-ci est refoulée, et dans son mouvement de recul, entraîne les armées voisines.

Le 22 mars, la rupture du front anglais est obtenue : l'ennemi, lançant des divisions fraîches dans la trouée, va chercher à obtenir la rupture de la liaison franco-britannique, en refoulant d'une part, les Français dans la vallée de l'Oise, d'autre part les Anglais dans la direction d'Amiens.

C'est entre ces deux directions, dans l'axe Nesle-Roye-Montdidier, entre l'Avre et la Divette que la trouée augmente, c'est là qu'est le danger le plus pressant : le 35e RAC, avec la 22e Division, va avoir l'honneur d'être appelé le premier à conjurer le péril.

Les régiments d'infanterie sont embarqués en hâte et poussés vers le champ de bataille à l'ouest de Nesle. Le 35e RAC suit par voie de terre, à marches forcées, et arrive le 25 mars au soir dans la région de Roye.

La situation est assez sombre ; à droite l'ennemi vient de refouler les Français de Noyon ; à gauche, les Anglais sont en pleine retraite dans la direction d'Amiens ; au centre, sur l'axe Nesle-Roye-Montdidier, où l'ennemi attaque, il n'y a qu'un peu de cavalerie française, et beaucoup de convois anglais qui encombrant les routes.

Le front à tenir est considérable, et cependant, il faut à tout prix ralentir l'ennemi en lui faisant subir des pertes, et maintenir la liaison entre les Français et les Anglais ; cela va exiger du régiment de grandes qualités manœuvrières et beaucoup d'audace ; il ne faillira pas à la tâche. Le 26 mars, ayant reçu des munitions pendant la nuit, le régiment est en batterie au sud-ouest de Roye près de Beuvraignes, appuyant nos braves fantassins qui luttent pied à pied, contre un ennemi très supérieur en nombre ; les barrages retardent l'adversaire en lui faisant subir des pertes sévères, mais ne peuvent l'arrêter.

Roye est enlevé ; il faut aller prendre position à l'ouest de Tilloloy.

Le 27 mars est une journée critique : en batterie près de la route Roye-Montdidier, soumis à un très violent tir, les groupes appuient une contre-attaque sur Roye : elle ne réussit pas, car l'ennemi a été encore renforcé.

Celui-ci prononce alors vers 11 heures une grande attaque sur Tilloloy, s'en empare et s'avance en grandes forces dans la direction de Montdidier : l'infanterie française a été un peu bousculée, les renforts ne sont pas encore à pied d'œuvre, le danger est grand.

C'est à l'artillerie qu'il appartient pendant quelque temps de tenir l'ennemi en respect ; ayant tiré près de Tilloloy jusqu'au dernier moment, les batteries ont quelque peine à se dégager vers Fescamps ; elles y parviennent cependant grâce au sang-froid des officiers et des canonniers et vont se mettre en position sur le plateau découvert au Sud de Faverolles, près de la route de Montdidier.

Malgré le bombardement, malgré l'approche des fantassins ennemis et les balles qui arrivent dans les batteries, nos canonniers restent inébranlables ; les troupes qui sortent de Fescamps sont dispersées, les colonnes d'attaque qui menacent les groupes de front sont canonnés à vue.

De belles manœuvres sont exécutées : au dernier moment seulement, quand les munitions sont épuisées, les batteries changent de position sous le feu ; elles vont se ravitailler rapidement à quelques camions qui apportent en hâte des obus, et recommencent le tir un peu plus loin. Tout cela, avec un calme et un ordre remarquables, bien faits pour remonter le moral de notre infanterie très éprouvée. Ces efforts n'ont pas été vains ; l'ennemi, retardé suffisamment pour que de nouvelles divisions françaises aient le temps d'arriver, va bientôt se buter contre un mur qu'il ne franchira plus.

Toutefois, Montdidier est pris ; mais les Allemands, très en pointe, ont besoin d'un jour ou deux pour rassembler des forces en vue d'un nouvel effort : une accalmie se produit.

Le 70e Division est à pied d'œuvre : l'infanterie de la 22e, épuisée, étant retirée momentanément du front, le 35e RAC est mis à la disposition de la 70e Division, le 28 mars.

On veut profiter du petit répit laissé par l'ennemi, pour le contre-attaquer immédiatement : le régiment, qui a marché toute la nuit pour arriver dans la zone de la 70e Division, près de Rollot, doit appuyer l'attaque aussitôt son arrivée. N'ayant pas le temps de faire des reconnaissances détaillées, il n'hésite pas à s'engager à courte distance, entre Le Ployron, et le Tronquoy, sur un terrain découvert, sans défilement, pour mieux appuyer l'infanterie. Soumis immédiatement aux feux des batteries ennemies il subit des pertes sévères, mais il combat sans arrêt.

Toutefois nous ne pouvons chasser l'ennemi du plateau de Faverolles, et bientôt, du 30 mars au 1er avril, les Allemands, renforcés, prononcent une nouvelle attaque sur un front de 60 kilomètres entre Lassigny et Moreuil, en portant leur plus grand effort, au centre, sur Rollot. Le village est enlevé, mais une contre-attaque énergique de notre part, empêche l'ennemi, d'en déboucher ; le régiment, qui n'a pas quitté sa position, contribue par ses feux à faire échouer cette nouvelle tentative ennemie.

Le 1er avril, épuisé par cette lutte incessante, le 35e est relevé de sa position.

Toutefois, l'ennemi manifestant plus à l'Est, dans la région Orvillers-Sorel, quelque activité, un nouvel effort est demandé au régiment qui, mis à la disposition de la 38e Division contribue jusqu'au 4 avril à briser les derniers soubresauts de l'attaque ennemie.

Le régiment fit preuve dans ces durs combats des plus belles qualités techniques et tactiques ; son habileté manœuvrière son audace et sa ténacité ne furent pas en défaut un seul instant ; mais surtout, son moral fut à la hauteur des circonstances : dans les instants les plus critiques, il ne recula devant aucun sacrifice. Les Lieutenants et Sous-Lieutenants : Galabre, Malval, Renaud, Kahn, ont été blessés ⁽⁵⁾. Les actes de dévouement sont nombreux, entre autres : Le canonnier Pochat qui, en allant volontairement relever ses camarades blessés est atteint lui-même. Le Maréchal-des-Logis. Tanguy, prêtre, est tué en allant accomplir son ministère, sous le feu, près du 2e C. St Le Brusque, grièvement blessé.

Le 35e RAC peut être fier d'avoir joué un si grand rôle dans le résultat final obtenu : en 10 jours le flot formidable qui a fait brusquement irruption dans nos lignes vient mourir sur la grève ; la liaison franco-britannique est

fermement maintenue ; un mur infranchissable a été établi sur la ligne Montdidier-Noyon, barrant la route de Paris.

La part glorieuse qu'il avait prise à ces affaires, valut au 35e RAC une citation à l'ordre de la 3e Armée, et le droit de porter la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre.

Ordre de l'Armée n°409 du 15 mai 1918 :

« Régiment d'élite, dont les récents combats ont affirmé à nouveau le sentiment du devoir et l'esprit de sacrifice. Engagé dans la bataille, après deux jours de marche forcée, a donné, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Julliard, à l'infanterie de sa DI un concours ardent de tous les instants.

A retardé l'avance de l'ennemi dont il a décimé les colonnes serrées, s'est replié par échelons dans un ordre parfait, et grâce au sang-froid de ses canonniers, avec tout son matériel.

Après cinq jours de lutte violente en couverture, s'est, déployé en terrain découvert, a subi stoïquement de violents tirs de contre-batterie et brisé par ses barrages les assauts de l'ennemi ».

De plus une lettre du Général Commandant l'Artillerie de la 50e Division britannique, montre que nos Alliés ont su apprécier l'aide que leur a apporté le régiment dans ces journées critiques.

Au 35e Régiment d'Artillerie :

« Le Général Commandant l'Artillerie de la 50e Division Britannique, en son nom ; au nom de ses officiers, et des unités placées sous ses ordres, est heureux d'adresser au 35e Régiment d'Artillerie ses plus chaudes félicitations à l'occasion de la nouvelle citation à l'ordre des Armées Françaises qui vient d'être décernée à ce Régiment et lui vaut l'honneur de porter la Fourragère.

Le Général tient à dire au 35e Régiment d'Artillerie, combien l'Artillerie de la 50e Division est fière de sa voisine française et considère comme un honneur de combattre à ses côtés ».

Le régiment a bien besoin de panser ses blessures, de recevoir des renforts en hommes et en chevaux : il est retiré du front et porté dans la région d'Attichy.

Mais une alerte montre bientôt quel ressort extraordinaire possède le 35e RAC : À peine installé depuis quelques jours au repos, le régiment est brusquement envoyé à l'autre extrémité de l'Armée où on craignait une attaque par surprise au Chemin des Dames : alerté le soir, il quitte par une nuit noire la région d'Attichy, marche toute la nuit, sans arrêt, et atteint au petit jour la région de Vauxtin, où il est tout de suite prêt à s'engager. L'ennemi n'attaque pas, et quelques jours plus tard (17 avril), le régiment

prend position dans le secteur d'Œuilly, au Chemin des Dames, sur un terrain où il revient pour la troisième fois.

Le 27 mai au Chemin des Dames (3e offensive allemande)

Quelle est la situation générale au mois de mai ?

Pendant deux mois, les Allemands se sont acharnés sur le front Ypres-Noyon en 2 grandes offensives :

1. Du 21 au 31 mars, la bataille « *pour Amiens* » a échoué une première fois dans la région de Montdidier ; des tentatives ultérieures sur Rollet (1er au 14 avril) et Villers Bretonneux (24-26 février) n'ont pas eu plus de succès.
2. Du 9 au 30 avril, la bataille « *pour Calais* » ou bataille de la Lys, est venue échouer à son tour sur la Chaîne des Monts.

L'ennemi est donc momentanément arrêté, mais il n'est pas encore épuisé : renforcé par une grande partie de l'artillerie autrichienne, qui lui permet d'avoir une forte densité d'artillerie sur des fronts immenses, disposant de la supériorité numérique par suite du retrait des troupes allemandes de Russie, concentré à l'intérieur de l'angle aigu Ypres-Montdidier-Verdun que forme le front, il peut rapidement attaquer en forces sur une partie quelconque de la ligne : il est donc encore très redoutable. Du côté allié, la crise de mars a enfin fait adopter le commandement unique ; le Général Foch dispose de toutes les troupes du front occidental, y compris les troupes américaines que le Général Pershing a mis à notre entière disposition ; c'est là un avantage sérieux.

Toutefois, le front français a dû être prolongé vers le nord de plus de 95 kilomètres : la majeure partie de nos troupes se trouve sur le front Ypres-Noyon toujours menacé. Il en résulte un étirement considérable de nos forces sur les autres parties du front, en particulier sur l'Aisne, où entre la forêt de Pinon et Reims, 5 divisions franco-britanniques sont en première ligne, avec très peu de réserves ; de plus, le renforcement au moyen de troupes venues du Nord est beaucoup plus long et plus difficile que pour l'ennemi.

Ce tableau de la situation générale est indispensable pour comprendre la journée du 27 mai où le régiment a été si éprouvé, et la crise qui la suivit.

Le 35e RAC, appuyant, avec l'aide du 212e d'artillerie, la 22e Division, est en position au sud du Chemin des Dames, entre Bray-en-Laonnois et Beaurieux ; le secteur est immense, près de 14 kilomètres pour la Division : la densité d'artillerie est donc très faible ; les batteries sont très éloignées

les unes des autres ; elles occupent les ravins profonds qui échancrent le plateau, et sont séparées les unes des autres par des croupes élevées. Les liaisons, quoique établies avec beaucoup de soin, sont très vulnérables à cause de leur longueur.

De grands travaux ont été faits pour renforcer le front : des tranchées, des fils de fer ; mais les hommes manquent.

Le régiment n'a pas ménagé sa peine. Les batteries ont de bons abris, on a construit des emplacements de rechange, des emplacements de renforcement ; mais la surprise de l'attaque rendra ces travaux inutiles.

Les batteries sont en général assez bien dissimulées : toutefois, dans un secteur aussi grand, les tirs à exécuter sont forcément nombreux, et les emplacements sont connus de l'ennemi.

Le secteur est d'ailleurs très calme : peu de harcèlements, quelques batteries seulement ont été bombardées. On voit peu de mouvements chez l'ennemi.

Cependant celui-ci a pu amener par des marches de nuit, sans éveiller l'attention, des divisions fraîches, au point de disposer, le 26 au soir, de 40 divisions entre Pinon et Reims, dont 15 ou 16 en première ligne, à opposer aux 5 divisions franco-britanniques, presque toutes récemment éprouvées.

Le Commandement, du moins le commandement local, ne se doute de rien, quand, le 26 au soir, deux prisonniers font connaître qu'une très forte attaque aura lieu le lendemain matin, après une préparation d'artillerie de 2 ou 3 heures.

Une division de réserve est appelée en hâte derrière le front de la 22e Division, mais son infanterie n'aura pas le temps de s'installer, ni son artillerie la possibilité de venir nous renforcer.

L'ordre est de se défendre sur place ; l'artillerie n'a pas à prévoir de changement de position. Des indications sont données aux batteries pour exécuter des tirs de contre-préparation dès que l'ennemi commencera son bombardement, et de déclencher les barrages à la demande de l'infanterie : les disponibilités en munitions sont augmentées.

Le 27 mai, à 1 heure précise, l'ennemi déclenche un violent tir de préparation comprenant une forte proportion d'obus spéciaux ; il bat tout le terrain compris entre les premières lignes et la zone des batteries incluses, dirigeant en outre de puissants tirs d'interdiction sur les arrières.

L'infanterie attaque entre 3h30 et 4 heures : devant les colonnes allemandes débouchant partout à la fois, armées de mitraillettes, avançant malgré les pertes, s'infiltrant partout, nos troupes d'infanterie, qui ont tenu héroïquement sous le bombardement, résistent sur place, mais sont submergées.

Les batteries ont tiré des milliers et des milliers d'obus, sans souci du bombardement et des gaz. Même pendant le tir ennemi, les échelons ont ravitaillé les batteries, les conducteurs rivalisant d'audace et de sang-froid avec les servants : c'est le maréchal-des-logis Broussetail qui amène 7 caissons au plus fort du bombardement, et tombe grièvement blessé ; c'est le canonnier conducteur Sinic qui a assez de sang-froid sous le feu pour dételer les chevaux tués, dégager les autres, et ramener son caisson aux échelons. Le brigadier Le Page, et le canonnier conducteur Chauvigner, font de même.

Un grand nombre de canons sont mis hors de service, les emplacements des batteries sont totalement bouleversés, les mitrailleuses de défense rapprochée enfouies, les grenades détruites.

Tout le monde fait vaillamment son devoir : c'est le maître-pointeur Bonnaud qui continue le tir de la pièce alors que l'ennemi est déjà dans la batterie ; c'est l'aspirant Delaunay, qui, quoique blessé de quatre balles, dirige jusqu'au dernier moment le feu de sa section.

Privées de toutes liaisons presque dès le début du bombardement, les batteries font preuve d'initiative, et quand, à 8 heures l'ennemi a franchi le Chemin des Dames, elles prennent sous leur feu, avec les canons encore en bon état, les colonnes qui s'avancent par les crêtes dominant leurs emplacements à droite et à gauche.

Bientôt les batteries sont envahies : aucun élément d'infanterie n'a été vu battant en retraite ; l'ordre a été exécuté à la lettre, on s'est défendu sur place. Beaucoup ont été tués ou blessés, les autres submergés, ont été faits prisonniers.

Lorsque le tir n'a plus été possible, les derniers canons sont mis hors de service, et le personnel, quoique déjà dépassé par l'infanterie ennemie, et malgré les tirs d'artillerie et de mitrailleuses qui battent le terrain, s'efforce de regagner les échelons, situés au sud de l'Aisne. Chacun espère que bientôt des canons nous seront donnés afin de contribuer à arrêter la poussée ennemie.

Toutefois, plus de la moitié du personnel des batteries de tir a été tué, blessé ou fait prisonnier, et ce n'est qu'un personnel extraordinairement réduit qui put regagner les échelons. Le Chef d'Escadron Jarno qui commandait provisoirement le régiment a été tué ; le lieutenant de Salvert également ; le sous-lieutenant Lunven et l'aumônier Le Texier grièvement blessés, succomberont bientôt. Le lieutenant Daelman est blessé.

Les sous-lieutenants du Boishamon et Sédilot parviennent à passer l'Aisne et le cariai à la nage, sauvant une partie des documents du 2e Groupe ⁽⁶⁾.

Les actes de dévouement sont nombreux : à la 1ère batterie, le maréchal-des-logis Guillemot s'efforce de ramener à l'arrière son camarade Kessler grièvement blessé, en le portant sur son dos, aidé du sous-lieutenant Coquerel, et cela sous un tir nourri de mitrailleuses et malgré la poursuite de l'Infanterie allemande.

L'ennemi qui n'a plus devant lui que des éléments isolés, exploite le succès à fond : la division envoyée derrière la 22e Division n'a pu défendre les passages de l'Aisne, et à midi, les Allemands ont déjà pris pied sur les plateaux entre l'Aisne et Mesle ; dans la soirée, les ponts de la Vesle sont atteints.

Cependant le 35e RAC, attendant toujours des canons (que l'irruption ennemie jusqu'aux voies ferrées ne lui permettra pas de recevoir de suite), nullement démoralisé, ayant conscience d'avoir été submergé, mais non battu, se dirige vers le Sud, restant toujours à petite distance de l'ennemi. Celui-ci, contenu aux crêtes de Soissons et de Reims, ne s'avance d'ailleurs que relativement lentement.

Le régiment franchit la Marne que les Allemands atteignent les 30 et 31 mai : là, une poignée de nos coloniaux et des troupes américaines arrêtent l'ennemi, dont tous les efforts vont désormais se briser contre notre résistance.

Le 35e RAC s'arrête dans la région au sud de Romilly où il reçoit un nouveau matériel et incorpore les nombreux renforts nécessaires.

Le personnel des batteries de tir est en grande partie renouvelé, et les renforts proviennent de régions autres que la Bretagne et de la Vendée, jusque-là sources presque uniques de recrutement du régiment : Mais l'esprit de corps, fortifié par trois années de lutte est tel que les éléments hétérogènes se sont vite amalgamés avec le vieux fonds breton, et après quelques semaines d'instruction et de réorganisation, le 35e RAC retrouve toute sa valeur pour les nouveaux efforts qu'on va lui demander.

Alsace

La situation générale ne permettait pas de laisser le régiment se réorganiser dans une zone de repos ; les divisions en état de combattre étaient trop indispensables au Commandement : la 22e Division, avec le 35e RAC, est donc après une dizaine de jours de repos, transportée en Haute-Alsace, rendant ainsi disponible la division qui occupait le secteur.

Du 19 juin au 31 août, le régiment occupe le front compris entre les vallées de la Lauch et de la Thur (Secteur de l'Hartmannswillerkopf).

Là, tandis que les dernières grandes offensives allemandes sont successivement arrêtées, et que les premières contre-offensives françaises s'exécutent, le Régiment achève de se reconstituer.

Dans ce secteur d'Alsace, le 35e RAC eut de nouveau l'occasion de coopérer à l'instruction des unités d'artillerie américaine ; il participa en outre à de violentes actions locales en liaison avec l'infanterie américaine. Il put ainsi apprécier la valeur de ces jeunes troupes, et lorsque, au mois d'octobre, il combattit à leurs côtés, ce sera avec la confiance la plus absolue dans la solidité et l'esprit de sacrifice de nos nouveaux alliés.

VII.
L'offensive des Alliés
(18 juillet - 10 novembre)

Le 35e Régiment d'Artillerie, relevé du secteur d'Alsace au début de septembre 1918, est transporté dans la région de Vitry-le-François, en réserve à la disposition de la 4e Armée.

Quelle était la situation générale au mois de septembre 1918 ?

Les Allemands ont atteint la Marne à la suite de leur formidable offensive du 27 mai : comme les deux premières (celle de la Somme et celle de la Lys) cette troisième offensive est arrêtée, mais après des gains de terrain indéniables. Toutefois, Ludendorff, dont les troupes se sont engouffrées, tête baissée, dans les brèches ouvertes dans notre front, n'a jamais pu exploiter ses succès : il a de l'audace mais ses moyens sont insuffisants ; sa méthode ne peut réussir qu'avec un adversaire à bout, ou qui perd la tête. Or, nous disposons des ressources de l'Amérique, et la tête s'appelle Foch. Dès lors les poches créées dans nos lignes, sont des points faibles pour l'adversaire.

Ludendorff s'en rend compte, et il tente au milieu de juin de réunir les deux poches de Montdidier et Château-Thierry par une quatrième offensive dans la région de Compiègne et de Villers-Cotterêts. Cette fois, il gagne très peu de terrain ; il le perd d'ailleurs aussitôt en grande partie sous l'effet d'une contre-attaque du Général Mangin, à l'Ouest de Compiègne. Il est évident que l'ennemi a besoin de souffler ; il va préparer ses dernières réserves et jouer sa dernière carte dans une cinquième grande offensive.

D'autre part, le Général Foch, renforcé par un certain nombre d'excellentes divisions américaines, sera bientôt prêt : toutefois, renseigné, sur les intentions et les préparatifs allemands, il décide de laisser l'ennemi s'engager, avant de passer à la contre-offensive.

Dès le 10 juillet, le Commandement allié est certain que l'offensive principale aura lieu en Champagne, à l'ouest et à l'est de Reims.

Elle se déclenche en effet le 15 juillet, c'est la cinquième offensive, la « *Bataille pour la Paix* ». On en sait le résultat : l'attaque s'effondre dans notre première position en Champagne ; à l'Ouest de Reims, elle est arrêtée devant la deuxième position ; au sud de la Marne, elle obtient un gain de terrain insignifiant. Le 17 au soir, l'ennemi est complètement arrêté.

Le 18 juillet l'attaque des 10e et 6e Armées françaises se déclenche sur le front entre l'Aisne et Marne : en 4 jours, elle force l'ennemi à battre en retraite avec des pertes considérables, et à ramener ensuite son front sur l'Aisne et la Vesle.

C'est le début de la contre-offensive alliée. Foch a ressaisi l'initiative des opérations, il ne la perdra plus ; il a pris l'ennemi à la gorge, il ne le lâchera plus jusqu'à l'armistice.

Dans cette grande bataille offensive qui durera du 18 juillet au 10 novembre, on peut distinguer deux périodes :

Dans la première (18 juillet, 26 septembre) le Commandement allié, ayant déjoué les attaques de l'ennemi, commence à le frapper à son tour, l'oblige à se mettre en garde de tous côtés, l'use et le fatigue.

Après le 18 juillet, sur la Marne, c'est la bataille de Picardie du 8 avril au 20 septembre, qui comprend trois efforts successifs, exécutés par les armées franco-britanniques, aidées de divisions américaines, et s'étendant depuis l'Oise jusqu'à Cambrai : l'ennemi ne peut réagir et, perd tout le terrain gagné au printemps de 1918. D'autre-part les Américains réduisent le saillant de Saint-Mihiel.

Dans la deuxième période (26 septembre, 10 novembre) les Alliés passant à l'offensive générale, frappent leur adversaire sans arrêt sur tout le front de la Mer à la Meuse, et l'épuisent tellement qu'ils l'obligeront à demander l'armistice pour échapper au désastre que lui préparait, sans riposte possible, la prochaine attaque.

Cette période comprend les batailles de Champagne, du Cambrésis et des Flandres qui auront pour résultat entre le 10 et le 20 octobre de déterminer la retraite générale de l'armée sur tout le front de la Mer à la Meuse.

Le 35e RAC prend part à cette offensive générale, dans la bataille de Champagne avec la 4e Armée, appuyant successivement plusieurs divisions différentes.

Sur le même terrain où il avait combattu après la Marne en 1914, et tout près du champ de bataille de Perthes-Tahure où il s'était illustré en 1915, le 35e RAC, vient prendre position près de Souain.

Les lignes ennemies sont formidables, sur la butte de Souain, et devant la Ferme de Navarin : les tranchées, protégées par des réseaux de fil de fer, s'échelonnent à l'infini et offrent au défenseur des centres de résistance paraissant inexpugnables.

L'attaque devait avoir lieu par surprise, après une préparation de quelques heures exécutée de nuit par l'artillerie, sans aucun réglage préalable.

Mises en position tout près des premières lignes, en plein terrain découvert ; les batteries avaient à résoudre le difficile problème d'opérer les brèches nécessaires sans pouvoir observer leur tir, et de précéder ensuite les vagues d'assaut par un tir calculé avec précision.

Grâce à la science des officiers, secondée par l'excellente instruction des gradés et des servants, ce programme fut exécuté de la façon la plus parfaite, et toutes les intentions du commandement furent réalisées. À l'aube du 26 septembre, la première position fut enlevée d'assaut, et les

groupes du 35e s'élançèrent aussitôt sur les traces des bataillons franchissant un terrain bouleversé, coupé d'obstacles de toutes sortes, surmontant des difficultés considérables.

Grâce à la surprise, à la bonne exécution des reconnaissances, aux soins pris pour cacher les préparatifs, les batteries ne furent pas contre-battues, et ne subirent aucune perte sur la première position ; mais il n'en fut pas de même lors des changements de position, qu'il fallut exécuter en plein jour en passant sur des crêtes vues des observatoires ennemis.

Bientôt le village de Somme-Py est atteint et enlevé : les groupes continuent leur progression par bonds et ne craignent pas, pour mieux appuyer l'infanterie, de s'installer dans des ravins que l'ennemi bombarde sans cesse avec des obus à gaz.

Les lignes successives de la première position ayant été enlevées, l'infanterie de la 22e Division est relevée ; mais le 35e RAC est mis à la disposition de la 61e Division pour continuer l'attaque.

La ligne principale de la deuxième position, admirablement installée à contre-pente au Nord de Somme-Py, offre une grande résistance, et arrête quelques jours notre progression.

Les reconnaissances se portent en première ligne, le terrain est fouillé à nouveau, quelques batteries se déplacent pour avoir des tirs d'écharpe ; les lignes téléphoniques parviennent, grâce à l'activité des téléphonistes, à être maintenues en état malgré le bombardement ; le tir devient plus précis, et la position est emportée.

Mais notre infanterie se heurte ensuite aux hauteurs boisées de la crête Médéah : l'ennemi a disséminé partout, sans travaux spéciaux, des mitrailleuses qu'il est impossible de déceler, et il résiste énergiquement.

Une division américaine est amenée à notre droite et le 35e est désigné pour appuyer son attaque : grâce à la précision de nos tirs et à l'admirable élan des Américains, l'ennemi est enfoncé sur la droite. Toutefois, il tient toujours le Blanc-Mont où l'infanterie de la 22e Division est de nouveau en ligne.

Devant l'impossibilité de faire des tirs précis sur des objectifs qu'on ne peut déterminer exactement, il faut exécuter des tirs sur des zones variables à la demande de l'infanterie : grâce à une liaison constante avec cette dernière, le régiment parvient à assurer sa progression, après avoir vaincu la difficulté du ravitaillement : il faut en effet, maintenant, traverser toute une zone bouleversée et sans routes, les dépôts d'obus sont loin ; les conducteurs, comme les servants, sont sur la brèche jour et nuit, mais il n'y a pas une défaillance.

L'ennemi est rejeté au Nord de la rivière d'Arnes, poursuivi par nos avant-gardes. Les batteries du 35e RAC, les premières en position sur les hauteurs au sud du ruisseau, peuvent appuyer rapidement par des tirs à vue, la progression de nos troupes.

Aussi, le lendemain, quand l'ennemi renforcé nous arrête de nouveau quelques-jours, le front présente une poche très marquée devant la partie de la ligne où l'appui était donné par le régiment.

Lorsque l'adversaire est enfin chassé de ses dernières tranchées, c'est la guerre de mouvement qui reprend : le régiment montre ; en talonnant sans cesse l'ennemi, avec ses reconnaissances constamment en première ligne, qu'il n'a rien perdu de son allant et de ses qualités manœuvrières. ⁽⁷⁾

La bataille engagée le 26 septembre en liaison avec l'armée américaine a porté ses fruits. Les Allemands se replient sur toute la ligne, et le 12 octobre, nous bordons l'Aisne. La 4e Armée comptait à son actif plus de 21 000 prisonniers, 600 canons, 3 500 mitrailleuses, et de nombreux matériels enlevés à l'ennemi.

Parmi ces trophées, une grande part revient à la 22e Division et au 35e régiment d'artillerie. Le 35e d'Artillerie fut cité à l'ordre de la 4e Armée pour la part prise à cette glorieuse offensive, et le Maréchal de France, commandant en Chef les Armées Françaises de l'Est décida que le régiment, 4 fois cité à l'ordre de l'Armée, porterait la fourragère aux couleurs du ruban de la Médaille Militaire.

Ordre général n°1445 du 12 novembre 1918.

« Sous les ordres du Lieutenant-Colonel Julliard, a affirmé de nouveau dans la période des durs combats du 26 septembre au 13 octobre 1918, ses belles qualités d'entrain, d'endurance et d'habileté manœuvrières. Mis en position au dernier moment en des emplacements de fortune avancés, a assuré dans d'excellentes conditions, les missions de tir qui lui avaient été confiées pour la préparation et l'exécution de l'attaque. Suivant, dès le premier jour, l'infanterie dans sa progression constamment sur la brèche, sans un instant de repos, pendant cette période de dix-huit jours, a réussi grâce à l'énergie et à l'entrain déployé par tous, officiers, sous-officiers et Canonniers à surmonter les difficultés d'une avance rapide en terrain bouleversé, soumis au feu de l'artillerie ennemie et à donner en toutes circonstances à son infanterie un appui efficace. »

Ordre n°148 « F » du 17 février 1919.

« Le Maréchal de France, Commandant en Chef les Armées Françaises de l'Est, a décidé que les Unités ci-dessous auront droit au port de la Fourragère aux couleurs du ruban de la Médaille militaire : le 35e régiment d'artillerie. »

Aisne et Meuse.

Après un court repos, le régiment rentre en ligne, le 27 octobre sur Y Aisne, près d'Attigny.

L'ennemi a réuni une grande quantité d'artillerie au Nord de la rivière pour nous retarder : les batteries doivent s'installer sur les pentes descendant vers la rivière, aux vues de l'ennemi, sans abris, dans un pays dévasté. ⁽⁸⁾

Après avoir appuyé avec succès une série d'actions locales ayant pour but de purger d'ennemis la boucle de Rilly-aux-Oies le régiment passe l'Aisne, à la suite de l'infanterie, poursuivant l'ennemi en retraite vers la Meuse.

Le 10 novembre, le régiment est à Flize, sur la Meuse alors que l'ennemi occupe encore la rive nord de la rivière ; les batteries en position immédiatement au sud, appuient l'attaque d'une avant-garde qui franchit la Meuse de vive force, et forme tête de pont pour permettre le passage de la rivière : mais l'armistice met brusquement fin à ces opérations C'est donc en toute première ligne, comme il le fut toujours, que la suspension d'armes trouve le 35e Régiment d'Artillerie le 11 novembre 1918.

L'ennemi est battu, il demandé grâce et accepte les dures conditions que les Alliés lui imposent, sauvant ainsi son armée du désastre le plus grave que l'Histoire ait connu.

Le 10 novembre en effet, l'armée ennemie est incapable d'opposer encore une résistance sérieuse ; les offensives simultanées des Alliés avaient nécessité l'engagement de la plus grande partie des réserves allemandes, (en particulier toutes celles d'Alsace et de Lorraine avaient fondu dans la bataille), et le Maréchal Foch, allait donner des ordres pour anéantir l'adversaire dans une action décisive, qui devait se produire en Lorraine, en direction de la Sarre. Tout était prêt, les lignes de retraite du gros des forces allemandes allaient être coupées. Le Commandement allemand, complètement dominé, désesparé même, a perdu toute possibilité de manœuvre, puisqu'il manque de réserves : les zones de repli se sont rétrécies du fait de la retraite, les voies ferrées sont congestionnées : l'attaque par la Sarre aurait amené l'embouteillage complet et la capitulation de la plupart des forces ennemies.

On peut donc dire que seul l'armistice a sauvé les armées allemandes du désastre.

VIII.

Après l'Armistice

Le régiment suit à petites étapes la retraite de l'ennemi. Il stationne quelques semaines en Belgique à l'ouest de Virton puis dans le Luxembourg.

Mais la période d'armistice devait être pour le 35e RAC une nouvelle occasion de montrer son abnégation. Moins heureux que d'autres régiments qui avaient été comme lui à la peine, il n'a pas été à l'honneur : il ne devait connaître ni les réceptions triomphales en Alsace et en Lorraine, ni la satisfaction fouler le sol du vaincu.

Ramené en France à la fin de décembre, il est appelé à aider les populations de la région frontalière (Montmédy-Longuyon-Pierrepont-Fillières) à panser leurs blessures en réparant leurs instruments agricoles, en mettant leurs terres en culture, en déblayant les localités à demi ruinées, en détruisant tous les engins dangereux (obus, grenades, etc...), laissés par les Allemands. Dans ces travaux de la paix, le régiment sut une fois de plus se faire apprécier.

Pendant cette période, le régiment subit une transformation : le 3e Groupe est dissous après avoir versé ses plus jeunes éléments aux deux autres groupes ; il est remplacé par le 3e groupe du 28e d'artillerie, composé d'ailleurs d'éléments du même recrutement : Le régiment s'appelle alors : régiment de marche 35e/28e RAC.

Pendant ces quatre années de guerre couronnées par la victoire, le 35e RAC s'est illustré dans les combats les plus glorieux, et a subi sans défaillance les plus rudes épreuves : il a couvert d'honneur son étendard, et dans ses rangs ont brillé les plus belles vertus militaires : **BRAVOURE, DISCIPLINE, ABNÉGATION.**

Officiers donnant à leurs canonniers l'exemple du sang-froid et de la résolution.

Sous-Officiers Pointeurs et Servants, ardents à leur tâche et intrépides au feu, se faisant au besoin hacher sur leurs pièces.

Brigadiers et Conducteurs toujours prêts à apporter des munitions à leurs pièces sous les obus ennemis.

Éclaireurs et Téléphonistes assurant la liaison nuit et jour sans souci du danger.

Tous, sur tant de champs de bataille, ont montré ce que l'on peut attendre d'hommes qu'animent le sentiment du devoir et l'amour de la Patrie.

Perpétuant les plus nobles traditions de l'Arme, le 35e d'Artillerie est digne de ses héroïques devanciers ; demain, comme hier, le pays pourra compter sur lui. Il le trouvera toujours prêt à servir avec un généreux enthousiasme et fidèle à sa devise :

« Mourir en Chantant ».

Approuvé :

LE GÉNÉRAL PRAX,

C^t le X^{le} C. A.

NOTES :

(1) Ont été également tués dans ces combats : Maréchal-des Logis Larose, Lefebvre, Olier, Arnaud, Galerneau, Balem, Pédran, Croc, Royer ; MP. Segalen, Sylvestre. Le Brazidec, Le Groignec, Saluden, Lalande, Le Louz, Ternand, Darnelou ; C. Crs. Ollivier, Mary, Le Croller, Tanguy, Mithouard, Leroux, Bellec ; C. Sts. Robert, Souchette, Tanguy, Derrien, Le Mao Naour, Vieuge, Le Magueresse, Tardé, Brig. Trichet, Guenole, Alis, Le Page, Mof. Rio.

(2) Ont été également tués dans ces combats : Maréchal-des-logis : Vrignaud (blessé le 1er avril, mort le 19), Braud, Maître-pointeur : Caborit. Can. cond. : Le Toquin, Callarec, Guhur, L'Hostis, Célard, Hénaff, L'Hermitte, Moysan, Chauveau, Drouaud, Saliot, Maindron, Quemener, Page. Can. serv. : Bodin, Le Ny, Jaunet, Le Teuff, Monneron, Guen; Quennec, Coiffet, Marziou, Ronarch, Dano, David, Cann, Ferrand, Chancelier, Brig. Le Borgne.

(3) Ont été tués dans ces combats : Bourles, Cond., M. P. Tenaud, Josset, MdL Marionneau, Orain et Taverson, Can. St. : Toiret, le Capitaine Barbier a été blessé.

(4) Ont été tués : Rigourse M. P., Berthome, Guillemette, MdL Vautrin, Cariou, MdL Creff, Brig., Le Portz, etc.

(5) Ont été tués durant ces combats : Maréchaux des-Logis : Deloux Garoche, Le Guernevé, Malary, Tanguy. Les Brigadiers et les Maîtres-Pointeurs : Chatellier, Noc, Barreau, Le Roy, Coudrais, Pillet. Les Canonniers Conducteurs et Canonniers Servants : Feuillafée, Le Squere, Annie, Rolland, Le Brusq, Lebreton, Druais, Le May, Viaud, Bardot, Péron, Barach, Le Roy, Martin, Kervroédan, Boisson, Fortun.

(6) Ont été tués durant cette retraite : Maréchaux-des-Logis André, Fays, Kessler, Gautherin ; Maître-Pointeurs Diveress, Le Cann ; Canonniers conducteurs Morineaux, Liaigre (mort en captivité), Philippe ; Canonniers-servants : Moizan, Gauthier, Christien, Léon, Annezo, Moullec, Guillerm, Etienne.

(7) Le Sous-Lieutenant Le Coroller, E. M 1er Groupe est tué au cours d'une de ces reconnaissances.

(8) Ont été tués durant ces combats : MdL Blouet, M.P. Gallais, Gadais C.C. Lambert, Mourand blessé le 21/10/18, mort le 27/10/18), Guignard ? C. St Bultez.





THEATRUM BELLI

Il y aura toujours un champ de bataille

www.theatrum-belli.com

